

Coloris Vitalis

Ce texte a été créé le 15 novembre 2018 au Théâtre de l'Union – centre dramatique national du Limousin à Limoges sous la direction de Catherine Lefeuvre et Jean Lambert-wild.

Avec Jean Lambert-wild (Gramblanc) et la participation de Jean Meyrand (Jean).

Scénographie : Jean Lambert-wild

Lumières : Claire Debar-Capdevielle

Création sonore : Nourel Boucher

Costumes : Annick Serret-Amirat

Signature : Jean Lambert-wild

Maquilleuse : Christine Ducouret

Directrice technique : Claire Seguin

Régie plateau : Jean Meyrand

Décor construit par Alain Pinochet – atelier décor du Théâtre de l'Union

Costumes réalisés par Noémie Laurieux – atelier costume du Théâtre de l'Union

Production déléguée : Théâtre de l'Union – centre dramatique national du Limousin

Avec le soutien de Scènes du golfe, théâtres Arradon-Vannes

PERSONNAGES

GRAMBLANC.

JEAN.

Quelle heure est-il ?

Quelle heure est-il ?

Je suis malade.

J'attends la fin, je suis comme vous, j'attends la fin, je suis malade, j'attends la fin.

J'espère qu'elle n'est pas déjà passée ?

C'est dégoûtant d'attendre !

J'aimerais avoir encore un peu de temps pour en finir, du temps, encore du temps, encore un peu, encore quelques parfums iodés et boisés, encore quelques étreintes qui briseraient mon cœur amoureux, encore quelques assauts des mondes anciens, encore quelques traces de coloris égrainés du temps d'avant.

Je suis malade.

Quelle heure est-il ?

Quelle heure est-il ?

Jean, Jean !

Jean, tu veux bien fermer les portes, s'il te plaît, pour les garder plus longtemps avec moi, le temps que je prenne le temps de prendre le temps de prendre le temps de prendre le temps... d'agoniser.

Ne vous inquiétez pas, tout va bien se passer !

J'attends, j'attends la fin, alors qu'elle vienne, et vite, et bien, et ça en sera fini, fini, bien fini. Ne vous approchez pas, ça gicle parfois, ça tache le plus souvent et ça ne part pas au lavage, jamais. Non, rien à faire, rien, taché, c'est taché.

Le pli de la robe est épargné certes, mais qu'en est-il du reste, surtout pour les barbouilleurs du premier rang qui ignorent tout des lois de la balistique.

Alors mes barbouilleurs, là, les premiers servis, fallait pas courir et doubler tout le monde, alors qu'un clown est au bord d'expulser ses monochromes viraux, à deux doigts d'un épanchement pigmentaire, dans l'imminence d'une irruption chromatique, fallait pas courir et doubler tout le monde, alors qu'une inondation coloris de catégorie 4 a été diagnostiquée avec aggravation bubonique et contagieuse en présence d'un public, et que, bien pire encore, et cela devait arriver, et je n'y échapperai pas, et vous n'y échapperez pas, et cela était inévitable, et je l'ai toujours dit, et vous le verrez bien, et cela ne se passera pas comme ça, et je fais ce que je peux, et je vous avais prévenus, et j'y consens j'en ai bien peur, dans l'attente du dernier soubresaut de ma vie de chromophile impénitent.

Fallait pas courir.

Fallait pas courir et doubler tout le monde.

Jean, Jean !

On meurt d'avoir vécu mais que reste-t-il de nos couleurs passées après avoir trépassé ?

Quand ils m'ont trouvé, j'étais là, gisant dans une flaque de marron irisée de belles courbes violettes, jaunes, vertes, formant en surface de fines colonnades baroques qui semblaient suivre un courant légèrement circulaire.

Je souriais paraît-il, hébété et réjoui, alors que le chaos d'une canonnade de boue gastrique avait, dans un infini nuancé de vert, tapissé tout le wagon et le paysage autour.

Qu'est-ce que je fais dans ce wagon ?

Qu'est-ce que je fais dans ce wagon ?

Moi qui ai toujours eu peur des trains, une peur jaune.

C'est dangereux les trains, au fond, on ne sait jamais où ils nous mènent.

Le contrôleur répétait à l'envi : « En raison d'un débordement de coloris jamais égalé, le train est annoncé avec quinze minutes de retard. »

De quinze minutes, nous passâmes à trente, puis ce fut une heure, puis vingt.

Toutes les gares alentour étaient en alerte rouge, les voyageurs par milliers s'agglutinaient sur les quais, dans les salles d'attente, débordant dans les rues, les avenues des villes, puis celles des périphéries, entraînant ainsi des bouchons sans fin, si bien que les aéroports furent paralysés et que les avions eux-mêmes ne purent décoller,

si bien que, pris de panique, les automobilistes se jetèrent sur les routes, si bien que les stations essence se retrouvèrent à sec, si bien que les gens tentèrent d'autres voies, cyclistes, équestres, pédestres, clownesques, si bien qu'à force de tentatives désespérées, chacun errait sans but pourvu qu'il puisse s'assurer de bouger encore, si bien que c'est la planète tout entière qui se paralysa d'une façon si prompte, si nette que les scientifiques s'interrogent encore sur les raisons d'un arrêt momentané de la rotation de la terre et du temps.

C'est depuis lors que je suis enfermé ici, avec cette voix qui murmure à heure fixe : « Ne vous inquiétez pas, tout va bien se passer. »

Une ambiance sinistre à démaquiller un clown. Heureusement qu'il y a de temps à autre, rassurante humanité, le ballet des blouses rayées et des sabots colorés... rayés, sabotés, colorés, tout comme moi.

Sans prévenir, un jour, nous y sommes, au bout du chemin, dans le dernier carré, autour du dernier drapeau, à l'orée de la forêt, au bord du gouffre, « Waterloo, Waterloo, morne plaine ». Et nous voilà à présent, vous, moi, la couleur, la vie, cette grande histoire d'amour et de poésie, cette grande pourvoyeuse de vitalité qui nous unit, qui nous nourrit, qui nous exalte, qui nous émerveille, qui nous divise aussi, qui

nous condamne parfois, qui nous fait souffrir, qui nous perd, qui nous trompe et nous jette dans le meilleur des cas sur une scène ou, plus probablement, au fond d'un trou, dans un concert de mains qui claquent.

Pris dans les rais du temps qui marche à rebours, j'énumère, je liste, je répète, je recense, je développe, je redis dix fois, mille zéro fois, zéro dix mille fois toutes ces couleurs qui font ma maladie.

C'est ma langue malade qui m'emporte, elle pend, elle pèse et ne veut plus rentrer.

Elle est dehors, comme ça, libre, gouailleuse.

C'est un symptôme irréversible de ma chromopathologie.

Je le sais bien, pas besoin d'aller sur Internet pour ça, c'est bien connu ce genre de réaction, de propension, de signe avant-coureur, manifestation, signal, indice, symptôme... du syndrome de la langue pendue, bien pendue.

Il faut dire que je suis né plein de pigments bouillonnant dans mes veines qui, pris sous le feu du piment de ma vitalité, sont particulièrement incontrôlables, irrépressibles, une vitalité qui fatigue tout le monde sauf son réceptacle, moi, le contenu du contenant, le contenant du contenu, le tenant du con tenu, le tenant compte sans tenue, le compte tenu du con tenant, coloré et colorant.

Ma condition n'est pas courante, elle est singulière mais peu enviable, sachez-le.

De jour comme de nuit, mon estomac en proie aux spasmes chromatiques produit un surplus de coloris à me donner des airs de peinture abstraite. C'est un rai, un pet, un fait, à vouloir trop tirer sur la corde, un pet, à remettre toujours tout à demain, un pet, à lancer des « au diable la varice » et des « promis j'arrête » de pacotille, un pet !

Je pète en ligne droite, je ne dévie jamais, malgré les courbes, et puis voilà, paf dans le mur, paf le clown, paf, paf, paf.

Regardez-moi, à mon stade, il suffit d'une légère contrariété, d'un lointain et presque imperceptible bruit de feuilles ou vol de mouche et c'est un raz-de-marée de coloris gazeux qui s'emballent, un vrai bal de bruitages colorectaux et de rots vachards et désordonnés.

Tout se calme peu à peu, et quel soulagement, jusqu'au prochain bourdonnement où tout repart. Je lui ai dit au docteur du coloris en rut que je gargouille coloré sans répit.

Vous n'avez pas, vous aussi, des couleurs érectiles, éruptives, convulsives, enfin je veux dire en crise ?

Allez donc, vous avez bien parfois des bulles de bleu, de vert ou de jaune qui vous barbouillent au-dessous de... au-dessus de... enfin là quoi. Psssshit !

Toi, le pâlichon, tu ne gargouilles pas ?

Tu pètes un peu ?

Tu pètes bien un peu, au lit, sous les draps, quand personne ne te voit, tu pètes, n'est-ce pas ?

Ah, mon petit barbouilleur, mon coquin, mon cachottier va, coquin va... malin... vilain, vaurien, bon à rien, ventre à pain, batracien, musicien, parnassien, prussien, aoûtien, prolétarien... avec tes airs de gentil barbouilleur du dimanche, de pétouilleur en vacances, qui bronze à crédit au Club Med des péteurs !

Et vous autres, je vous trouve tout de même un peu mauvais teint pour des barbouilleurs qui ne gargouillent pas.

Vous devriez prendre des vacances.

Le teint, ça capte la lumière des conduits du dedans.

Et ça jaillit vers le visage, comme un geyser de cellules épidermiques du fin fond vert-de-gris logé là.

Mon teint à moi, il est blanc.

J'ai trois couches.

Je suis trois couches moi, toujours, été comme hiver.

Je suis malade, teint blanc.

Je suis bronzé, teint blanc.

Je suis stressé, teint blanc.

Je suis ivre, teint blanc.

Je suis heureux, teint blanc.